

[https://www.liberation.fr/societe/dans-le-paris-depstein-et-brunel-trois-ex-mannequins-brisent-le-silence-sur-la-cabale-des-droguers-voleurs-20260303\\_ER7VAK7FEZDINNJDDWFTUFL2BU/](https://www.liberation.fr/societe/dans-le-paris-depstein-et-brunel-trois-ex-mannequins-brisent-le-silence-sur-la-cabale-des-droguers-voleurs-20260303_ER7VAK7FEZDINNJDDWFTUFL2BU/)

**« Quelque chose d'éblouissant, et de dangereux ».**

Allison Cross : Je venais de ma campagne canadienne, avec mon enfance pas facile, mon adolescence fugueuse. Ça avait décollé tout de suite après qu'une copine m'avait emmenée dans une agence à Toronto. Très vite on m'envoyait à New York, puis à Paris, à 17 ans, où on était cinq ou six filles à payer un fric fou pour un « appartement de mannequins » qui valait en vérité cinq fois moins que ce qu'on déboursait toutes ensemble. C'est comme ça qu'on arrivait déjà lestées d'une énorme dette envers l'agence. On payait ce loyer, on payait les tests photo... On avait entre 16 et 20 ans. On allait au Palace, où on dansait sur les tables au milieu des pop stars, le champagne coulait à flots. Mais on piquait les rouleaux de papier toilette dans les WC parce qu'on n'avait pas assez d'argent pour en acheter. C'était l'ère des top-modèles. Il y avait des fêtes avenue Foch, avec l'un des hommes les plus riches de France qui faisait tout pour sortir avec une de ces déesses. Il y avait quelque chose d'éblouissant, et de dangereux, particulièrement à Paris. Beaucoup de drogue, et parfois des dizaines d'hommes qui nous chassaient dans les boîtes, nous attendaient à la sortie des castings, ou même qui nous suivaient dans la rue.

Stacey Williams : J'étais une fille d'un bled de Pennsylvanie, ayant à peine fini le lycée. J'arrive à Paris pour la première fois en mai 1987, pour un shooting pour le Vogue français, avec Norman Parkinson, Azzedine Alaïa... J'ai 19 ans et ça marche pour moi, alors j'ai des agents partout, je commence à vivre dans des avions entre New York et Paris, car c'est là qu'il y avait le plus de travail.

Emma : Je voulais quitter mon pays. J'ai participé au concours Ford en 1986, j'avais 17 ans. Je suis allée à New York pour quelques semaines, puis envoyée à Londres, et très vite placée à Paris chez Karin, l'agence de Jean-Luc [Brunel]. Le premier soir dans l'appartement qu'il nous avait passé, le téléphone a sonné. Un inconnu nous dit : « Bonsoir, nous organisons un dîner, vous devriez venir. » C'est comme ça que ça marchait. Ces hommes obtenaient directement les numéros de tous les appartements de mannequins auprès des agences.

Allison Cross : Mon agence, Viva, qui a toujours été « safe » et prévenante, nous mettait en garde, en nous conseillant de ne pas y aller. Mais d'autres agences comme celles de Jean-Luc Brunel ou de Gérard Marie [l'un des dirigeants de l'agence Elite à Paris, visé par une quinzaine d'accusations de viol et d'agressions sexuelles, ndlr] disaient aux filles que c'était important de participer à ces dîners, qu'on allait rencontrer du monde, que c'était bien d'être vues. C'était toujours les mêmes hommes, mais côté mannequins, ça changeait tout le temps. Beaucoup disparaissaient, parce qu'elles étaient envoyées ailleurs, ou craquaient sous le poids de leur dette.

Stacey Williams : Ce qui est fou, c'est à quel point les deux mondes coexistaient sans jamais se heurter. L'industrie du mannequinat avait son côté légitime et ses dessous. Et les deux étaient souvent présents au même moment, à la même table : d'un côté une supermodel, de l'autre une jeune fille qui va probablement être violée ce soir-là par une bande de vieux types dégueulasses. Le premier soir que j'ai passé à Paris, on m'a dit que je devais aller à ce dîner chez [le photographe vedette, décédé en 2022] Patrick Demarchelier ([https://fr.wikipedia.org/wiki/Patrick\\_Demarchelier](https://fr.wikipedia.org/wiki/Patrick_Demarchelier)) – qui était un porc absolu – parce qu'il fallait passer par là pour accéder à la couverture du Vogue anglais. Il y avait là des filles si jeunes... qui ne ressemblaient pas à des mannequins. On leur disait qu'elles étaient mannequins. Et les vraies mannequins, comme nous, venaient légitimer ces dîners

d'une certaine façon, qui s'avéraient le terrain de chasse d'une certaine bande, que je surnommait « la cabale des drogueurs-voleurs ».

Allison Cross : Ces hommes, dans les agences, les studios, tout le monde les appelait « les playboys ». Parfois cinq ou six, parfois une dizaine. Certains n'avaient que quelques années de plus que nous, d'autres avaient 38, 40 ans, comme l'homme qui m'a violée. Tous affichaient beaucoup d'argent, dont on ne comprenait jamais bien l'origine – ils disaient souvent travailler dans l'immobilier. Ce qui était clair, c'est qu'ils faisaient aussi du repérage [pour Brunel]. Cet homme avec qui je sortais et qui m'a violée, appelons-le « Jean-Marc », habitait juste en face des bureaux de Jean-Luc et son agence, Karin. Ils me mettaient tous les deux une pression folle pour que je la rejoigne. Je suis convaincue à présent qu'ils étaient de mèche. Et chacun savait très bien que s'il trouvait de belles filles pour les ramener là-bas, il serait récompensé en retour.

Emma : Il y avait différentes bandes dont la prédation était, avec le recul, très organisée. Plusieurs groupes d'hommes, certains très intelligents, célèbres, cultivés, toujours très riches, qui se comportaient avec moi comme des gentlemen, mais dont j'ai compris qu'ils étaient extrêmement dangereux. A l'époque, j'ai cru que c'étaient mes amis. Mais comment les avais-je rencontrés ? Etais-je si naïve ? Ou avais-je été inconsciemment utilisée comme appât ? Je veux être très claire : en aucun cas je ne leur fournissais d'autres femmes. Il y a cependant eu cette fois, une fille que j'ai fait entrer aux Bains Douches avec son groupe d'amies, du genre qui se rêvaient mannequins sans obtenir de contrats. Je l'ai ensuite vue à une table avec un de ces hommes gravitant autour de Jean-Luc. Le lendemain, elle m'a appelée, très secouée, pour me dire qu'elle avait été violée. Cela fracassait tout. Comment mes « amis » pouvaient-ils avoir fait ça ?

Allison Cross : Il y avait toujours des filles qui étaient là parce qu'elles étaient signées par des agences qui les laissaient croire à leur rêve de devenir mannequins, mais dont il était criant qu'elles ne décrocheraient jamais aucun boulot. On les avait visiblement amenées là pour tout autre chose. A New York, à mes tout débuts, j'étais chez Elite. Je me souviens d'une fille de 14 ans qui était là avec moi, et sortait dîner le soir avec le patron de l'agence, d'au moins vingt ans de plus qu'elle. Elle était partie dans un long manteau de fourrure, sous lequel elle était toute nue. Elle n'est pas rentrée cette nuit-là...

Emma : Cette période reste comme un immense traumatisme. Mais à l'époque, alors que j'avais 17 ans, Jean-Luc me paraissait mon ami. Il a été mon agent pendant de longues années, après avoir été l'un des juges du concours Ford où il m'avait assuré que j'allais devenir une star. Il était très charmant, très drôle – jusqu'à ce qu'il ne le soit plus du tout. Je me demande avec le recul comment il a pu s'en tirer si longtemps, mais c'est difficile d'imaginer aujourd'hui à quel point il était puissant et bien connecté, avec tous ces hommes influents autour de lui, une multitude de politiciens, de gens très riches et puissants. Je ne crois pas qu'Epstein aurait pu aller aussi loin sans s'appuyer sur quelqu'un comme Jean-Luc. Je me souviens aussi que circulait ce constat, quand les filles en parlaient, quand enfin nous réalisions toutes ce qui se passait : « La police ne sert à rien. » Je me rappelle un cas à l'époque où une mannequin était allée porter plainte, et où elle avait été violée par la police.

Allison Cross : Pour moi, à 18 ans, Jean-Luc était un homme charmant, qui avait vingt ans de plus que moi, et se souciait vraiment de ma carrière. Je sais maintenant combien c'était une ordure de bout en bout. Mais il savait jouer de ses deux faces. Un jour, il m'appelle dans son bureau, complètement défoncé. Il ouvre un grand tiroir au fond duquel il avait collé la « head sheet » de Karin – la grande feuille avec les petites photos de toutes les mannequins de son agence. Sur des dizaines de photos, des croix au crayon. Il me dit : « Tu sais ce que c'est ? C'est les filles que j'ai baisées. Et toi, t'as de la

chance. » Une autre fois, aux Bains Douches, il m'attrape par le bras, cocaïné à mort : « T'as vraiment de la chance de bosser autant, tu sais. Parce que, sinon, tu aurais fini à New York. » Avec le recul, je pense que « New York », c'était Epstein.

Emma : Quand il n'était pas content de vous, il savait très bien vous le faire sentir. Un des hommes, un milliardaire qui m'avait courtisée après que Jean-Luc me l'a présenté, s'est mis vraiment en colère quand j'ai fini par le repousser. Et Jean-Luc est alors venu me voir pour me tancer : « Tu réalises qui il est, espèce d'idiote ? » C'était ça, la culture : si tu ne couchais pas avec lui ou certains de ses amis, il n'en avait plus rien à faire de toi.

Allison Cross : On entendait des histoires – des filles qui ne se souvenaient pas trop de ce qui s'était passé, qui avaient disparu pendant la soirée. C'était une rumeur permanente : faites attention à ce que vous buvez à ces dîners. Mais moi, quand je sortais avec Jean-Marc, je n'imaginai pas une seconde qu'il me droguait lui-même. J'ai même ce souvenir dont j'ai tellement honte aujourd'hui : je suis sûre d'avoir vu, lors d'un grand model's dinner, un homme mettre quelque chose dans le verre d'une fille. La fille à côté de moi l'a vu aussi et a attrapé le verre. L'homme a ricané comme un con. Et ce type, qui était souvent avec Jean-Marc, son visage m'est revenu bien plus tard en thérapie. Je pense qu'il m'a violée aussi. J'ai mis du temps à réaliser que c'était comme une mode excitante, à l'époque, de droguer les filles pour les baiser. Combien de fois ont-ils glissé quelque chose dans nos verres ?

Emma : Aux Bains Douches, une nuit, l'un de ces hommes m'a donné de l'ecstasy. J'étais avec une amie américaine, un peu plus aguerrie que moi. Quand ils nous ont emmenés dans l'une des pièces du fond, j'ai commencé à me sentir très mal. Elle leur a demandé d'aller chercher un verre d'eau, et dès qu'ils ont tourné le dos, elle m'a dit : il faut qu'on parte en courant, hors du club. C'est ce qu'on a fait, et ils nous ont couru après, jusqu'à ce qu'on leur échappe en sautant dans un taxi.

Stacey Williams : Vers 1990, à Paris, ils m'avaient invitée à un concert – Prince ou les Rolling Stones à Bercy, je ne sais plus lequel. Dans la voiture avant le concert, ils n'arrêtaient pas de me proposer de la bière. Je ne buvais pas, je ne me droguais pas – j'ai toujours été sobre, et je pense que c'est ce qui m'a sauvée à cette époque si risquée, où on était aussi au pic de l'épidémie de sida. J'ai fini par boire juste une petite gorgée, pour qu'ils me lâchent. Après le concert, on allait en Mercedes vers la grande demeure de quelqu'un de très riche, sur l'avenue Montaigne ou George V. Dans la voiture, je me suis sentie nauséuse, étourdie. J'ai exigé qu'ils s'arrêtent, ils ne voulaient pas. Je me suis mise à crier jusqu'à ce qu'on me laisse sortir, pour rentrer chez moi je ne sais comment, où j'ai dormi seize ou dix-huit heures de suite en vomissant, avant de me réveiller dans un état épouvantable qui a duré des jours. Plus tard, des amis m'ont averti sur ces hommes : « Ils vont te droguer, puis te violer. » Ça se savait largement, et c'était normalisé. Ils en riaient entre eux. C'était le même groupe que celui qui a agressé Allison. Des années de thérapie plus tard, je comprends à quel point j'ai eu de la chance ce soir-là.

Emma : Une nuit, j'apprends qu'il y a une fête chez Jean-Luc. On y va à quelques-unes. Quand il m'a vue à la porte, il était bizarre – presque comme s'il ne voulait pas que j'entre. C'était une fête enfumée, la plus bizarre à laquelle j'ai jamais été. Je ne connaissais personne. Les hommes me paraissaient beaucoup plus vieux que d'habitude, et il y avait de très jeunes filles, bien plus jeunes que moi. J'ai bu quelques verres et je me suis sentie d'un coup envahie par une somnolence irrépressible. Jean-Luc a dit : « Fais juste une sieste dans mon lit. » J'avais confiance en lui. Je me suis réveillée le lendemain matin, il n'était pas là avec moi, j'étais encore habillée. Mais quand je suis sortie de l'appartement, j'avais ce sentiment horrible de ne pas me souvenir de quoi que ce soit. J'essayais de sentir si quelque chose m'était arrivé physiquement. Cette sensation ne m'a jamais

vraiment quittée. Je lui avais fait confiance, et très clairement j'ai été endormie, droguée, sans comprendre ce qui s'est passé. A l'époque, je n'avais pas idée que ces choses-là arrivaient.

### **« Une barre métallique pour empêcher mes jambes de se fermer »**

Emma : Après le suicide de Jean-Luc [en 2022], j'ai fait neuf mois de thérapie intensive. Cela m'a obligée à réévaluer certaines parties de ma carrière que j'avais laissées de côté. Mon monde entier a basculé et tout ce qui s'était passé à l'époque n'avait plus aucun sens. Tout n'était pas si « génial ». Dire que « rien ne m'était arrivé » n'était tout simplement pas vrai. Je reste reconnaissante pour la vie que j'ai eue. J'estime que j'ai eu beaucoup de chance et qu'il aurait pu m'arriver bien pire. Mais je voyais les choses sous un jour complètement différent, je réalisais combien nous étions envisagées comme des monnaies d'échange, qui renforçaient le pouvoir de Jean-Luc, et son emprise sur ces hommes puissants qui l'ont peut-être protégé en retour.

Allison Cross : Pour moi, la mémoire est revenue brutalement des années après – pas dans un cauchemar, pas lors d'une séance de thérapie. Je préparais le lit avec ma fille, qui avait 20 ans à l'époque. Elle m'a dit : « Maman, pourquoi tu te couches toujours habillée comme si tu partais au ski ? » Et sans réfléchir, les mots me sont sortis de la bouche : « J'ai tellement peur qu'on me regarde. » Et à l'instant où je disais ça, j'ai été percutée par ce souvenir d'une clarté absolue : mes jambes dans un lit, attachées à une barre métallique pour les empêcher de se fermer. Un accessoire de pratiques sado-maso, que j'ai reconnu en faisant des recherches sur le Net. Et une voix d'homme, avec un accent français, qui me disait : « Ça va, recouche-toi. » J'ai peur que ça me soit arrivé plus d'une fois, parce que ces hommes faisaient ça : ils ne violaient pas une fille seule, il y avait leurs potes qui participaient ou qui regardaient.

Il y a cette autre image qui me hante, d'une fois où je me suis réveillée avec énormément de sang sur le lit. Jean-Marc était hors de lui – il m'accusait d'être sale, parce que j'aurais eu mes règles dans son lit. Mais je n'avais pas mes règles, et ça ne ressemblait pas à ça. Il n'y avait que du sang, et aucun autre souvenir de la nuit. Il m'a traitée comme une chieuse, en me criant dessus, pour me forcer à laver les draps à la main, tout de suite. Et je l'ai fait. Parce que j'avais honte. Parce que j'avais peur de lui, avec son pistolet, dans le tiroir à côté du lit, qu'il m'avait montré plus d'une fois. Tout l'appartement était équipé d'alarmes, au milieu desquelles on dormait. Si je voulais aller aux toilettes la nuit, je devais le réveiller pour qu'il les débranche.

Stacey Williams : Brunel organisait beaucoup de ces dîners chez lui. Et c'est là que d'autres de mes amies ont été droguées. Il y avait des politiciens, des hommes puissants, attablés avec de très jeunes filles de l'agence. Une amie m'a dit : « Ils n'arrêtaient pas de me servir du vin. Et j'avais tellement envie de dormir, je voulais juste dormir, et Jean-Luc m'a dit : "Ne t'inquiète pas." » Et il l'a accompagnée dans cette pièce et l'a mise au lit. Elle dit que la dernière chose dont elle se souvient, c'est d'avoir senti la douceur du satin des draps en se disant, « Beurk, que c'est de mauvais goût ». Puis elle se souvient vaguement d'une sensation entre ses jambes pendant la nuit. En partant le lendemain, elle se répétait sans cesse, en descendant les marches, qu'ils ne l'avaient pas violée, parce qu'il n'y avait pas de saignement. Elle se convainquait que rien ne s'était passé. Et cette histoire est tellement commune.

Allison Cross : Je ne voyais plus Jean-Marc une fois que j'ai rejoint l'agence de Jean-Luc – il ne m'a plus appelée. Mais je le croisais encore aux Bains, où il y avait toujours une table réservée pour cette bande. Dès mon arrivée dans son catalogue, Jean-Luc m'a dit : « Il faut absolument arrêter de voir Jean-Marc et toutes ces pourritures, c'est dangereux. » Il me disait ça alors que Jean-Marc venait de

me vendre à tout prix Karin, l'agence de Jean-Luc, comme la meilleure du monde pour moi. Avec le recul, je suis sûre qu'ils travaillaient ensemble, et que Jean-Luc savait bien ce qui m'était arrivée avec Jean-Marc et ces types – lui faisait la même chose à d'autres filles, mais juste pas à celles qui travaillaient. Parmi ces hommes, il y avait l'ex de Karen Mulder – et vous devez savoir que Karen a témoigné [de viols subis] à la télé [en 2001], chez Thierry Ardisson. Personne alors ne l'a crue, on l'a mise directement dans un hôpital psychiatrique. Mais elle disait la vérité.

### **« Quand on a vu les connexions avec Epstein, tout s'est mis en place »**

Stacey Williams : A un dîner, on nous présentait des filles qu'on venait de trouver, qui arrivaient de l'Est, il y en avait une dont le visage était encore gonflé, parce qu'on venait de lui refaire les dents, mais au premier coup d'œil tu savais qu'elle deviendrait une star – et elle l'est devenue. A la même table se trouvaient aussi plusieurs autres filles tchèques, qui n'allaient à l'évidence jamais faire de mode. Que sont-elles devenues ?

Allison Cross : Jean-Luc allait surtout dans les pays de l'Est chercher les filles pauvres. Il donnait de l'argent aux familles. Des filles de 12, 13 ans – grandes, maigres, belles. Alors que tu pouvais être très belle en vrai mais ne pas avoir ce « facteur X », le supplément de photogénie qui permettait d'avoir une carrière. Jean-Luc avait l'œil pour ça. Mais maintenant je pense qu'il avait deux grilles de lecture : un type de fille qui pouvait lui faire gagner de l'argent, et un autre type, vulnérable, sans famille, sans perspectives, pour autre chose – pour Epstein et d'autres. Il distinguait certainement les deux dès le recrutement.

Emma : Une fois, j'entre presque par surprise dans le bureau de Jean-Luc à l'agence, et je sens qu'il n'est pas content du tout de me voir. Il y a un groupe de très jeunes filles – je crois qu'elles venaient du Brésil, c'était avant que l'Europe de l'Est ne s'ouvre et que ses filles arrivent en masse à Paris. Il m'a presque poussée hors du bureau. Mais je me souviens de les avoir regardées en me disant : elles vont devenir mannequins, elles, vraiment ? C'est un souvenir qui m'est resté. Et puis évidemment, quand le nom d'Epstein a commencé à refaire surface et qu'on a vu les connexions avec Jean-Luc, tout s'est mis en place.

Stacey Williams : En 2004, à un événement de gala à New York, je suis tombée sur Jean-Luc et Jeffrey [Epstein] ensemble, qui me souriaient comme si j'étais une vieille amie. J'étais pétrifiée, comme si je réalisais physiquement ce que cette association signifiait et dégageait de tellement sombre. A cette époque, ils avaient fondé une agence ensemble à Miami [MC2, financée par Epstein]. Je pense que l'objectif principal, c'était la traite de femmes. Ils avaient cette attirance commune pour les filles les plus jeunes possibles, et il commençait à se savoir que Jean-Luc était un violeur.

### **« J'ai au moins cinq noms à donner »**

Stacey Williams : J'ai fait vingt-cinq ans de thérapie. J'en ai encore des cauchemars, alors qu'il y a tant de femmes qui ont enduré tellement pire. Quand j'ai décidé de parler publiquement de ce qui m'est arrivé avec Epstein et Trump, j'avais des équipes d'avocats et de sécurité, parce que j'étais bombardée de menaces. Très peu de femmes ont ce niveau de protection et pourtant, même après tout ça, le ministère de la Justice ne m'a jamais contactée. Aucun membre du Congrès ne m'a contactée. Personne n'écoute les femmes. Personne n'écoute un ancien mannequin. Quand Jean-Luc a été arrêté seul en 2019, c'était terriblement décevant : comment les autres pouvaient s'en sortir

encore comme ça, comment l'enquête pouvait-elle s'arrêter à ce type sans chercher à exposer tout le réseau ?

Allison Cross : J'ai contacté la police française en 2019, quand les enquêteurs cherchaient Jean-Luc. J'ai parlé deux heures avec une policière à qui j'ai livré mes souvenirs, avec leurs défauts, leurs flous, leur datation compliquée, leur absence de linéarité. Elle m'a dit que mes récits ressemblaient beaucoup à d'autres témoignages. Malheureusement, trente ans avaient passé, le délai de prescription avait expiré, alors ça n'a rien donné. Aujourd'hui, alors que les enquêtes sont rouvertes à Paris, j'ai écrit à la procureure, qui a lancé un appel à témoins. Epstein et Brunel sont morts à présent, mais Jean-Marc doit avoir 70, 75 ans. J'espère qu'ils ne dorment pas bien, lui et sa bande. Je suis convaincue qu'il bossait pour Jean-Luc. Ce n'était pas une amitié, c'était une organisation. Et j'ai au moins cinq noms à donner. Des noms complets. Des hommes encore en vie.